Asie. Cratès et Cléanthe dont les conceptions ont été exposées plus haut, trouvèrent un adversaire redoutable dans l'astronome Geminos. Il s'attacha à réfuter l'hypothèse par laquelle les deux philosophes admettaient que l'Océan coupait la zone torride en Afrique, et qu'au delà de ce fleuve s'étendait un continent en face du nôtre.

Il paraît que les idées de Geminos sur l'Océan n'eurent point de succès. En effet nous voyons que le célèbre mathématicien et philosophe Pappos qui s'occupait de recherches géographiques, suivait le système de Ptolémée : Pappos vivait à la fin du quatrième siècle. L'arménien Moïse de Chorène, auteur d'une géographie qui contient quelques indications précises sur l'Asie orientale, donne un extrait de l'ouvrage de Pappos. Selon Moïse qui est du milieu du cinquième siècle, l'Océan coupe la zone torride par le milieu et sépare la terre habitée de l'hémisphère austral.

L'ancienne division du globe en quatre parties opposées les unes aux autres, telle que l'avait établie Cratès, fut adoptée de nouveau par Macrobe qui voulait y rattacher l'explication du phénomène des marées. Au fond de cette théorie, on entrevoit la tradition sur un continent inconnu, que nous retrouvons également chez Cicéron et P. Mela. Environ cent ans après Moïse de Chorène, parut Jean Philopone qui vivait à Alexandrie, et auquel les ouvrages des anciens géographes sont familiers. Après avoir cité l'opinion de ceux qui admettent l'existence d'un seul océan, il ajoute : « Les auteurs mieux informés, entre autres Ptolémée et Pappos pensent que l'Océan Atlantique n'existe qu'à l'ouest de la terre et que la mer occidentale, c'est à dire la nôtre, est la seule qui communique avec lui. Quelques uns en effet, s'appuyant sur une tradition absurde, prétendent que l'Océan se confond vers le sud, avec la mer Erythrée. Ils assurent que le hasard a conduit quelques navigateurs de l'Océan dans la mer Erythrée ; ce qui est évidemment faux ; car il faudrait pour cela que l'Océan coupât la Libye par le milieu et s'étendît jusque dans la zone torride ;

or, on sait que par suite des chaleurs accablantes qui y règnent, on ne saurait naviguer dans ces pays. Il s'ensuivrait de plus que le Nil qui traverse la zone torride et qui prend sa source, au delà s'écoulerait dans l'Océan. Il y en même qui prétendent que le Nil, qui a son origine dans la terre située en face de celle que nous habitons, se dirige de là vers nous. » Nous bornerons là nos extraits, les passages cités suffisent pour nous montrer que Ptolémée continuait à jouir d'une grande autorité, que les études géographiques étaient toujours suivies avec beaucoup de zèle et qu'on avait toujours un vague pressentiment de l'existence d'une contrée inconnue.

Tous ces travaux nous prouvent également que la géographie scientifique des Grecs avait atteint la limite qu'il ne lui était pas donné de franchir. Dans l'espace de deux mille ans, elle avait parcouru sa glorieuse carrière avec une énergie que rien ne décourageait : sa destinée était accomplie ; elle était arrivée au terme qu'il lui était impossible de dépasser. Pour que l'humanité pût continuer sa marche progressive, il fallait qu'un nouvel ordre de choses s'élevât sur les débris de la domination romaine. Toutefois, la civilisation grecque resta debout au milieu des ruines, et continua à jeter de faibles clartés sur les débris qui couvraient la face de l'Europe.

Bientôt le christianisme apparaît. C'est un germe nouveau de civilisation qui ne tarde pas à fructifier. A ne considérer ici que la vie extérieure des nations, le christianisme exerça la plus heureuse influence qui se manifesta surtout dans les résultats amenés par les croisades. Depuis l'invasion des Barbares, toute communication, par la Méditerranée entre l'orient et l'occident avait cessé. L'occident se trouvait isolé, sans rapports avec le reste du monde. Ce qui hâta le rapprochement entre l'Europe et l'Asie, ce furent précisément les événements qui semblaient devoir rendre la séparation plus profonde.

La religion chrétienne s'était propagée de bonne heure parmi les peuples de l'occident : la foi ardente et pieuse éle-

vait dans l'âme des croyants d'incessantes aspirations vers les contrées qui renfermaient le saint sépulcre : les esprits s'exaltaient de plus en plus par les récits des pèlerins, surtout lorsque'on apprit que la Terre sainte était tombée au pouvoir des Infidèles. Voilà les causes qui amenèrent les croisades, sans lesquelles on peut douter que nos relations avec l'orient eussent été si promptement rétablies.

Les conquêtes des Arabes coïncident avec cette époque; leur empire s'étendait sur une grande partie de l'Asie et de l'Afrique et avait commencé à envahir l'Europe. Ils se familiarisèrent avec la littérature grecque, notamment avec les écrits d'Aristote et de Ptolémée, quand la secte des Nestoriens eut été expulsée de l'empire byzantin. Le goût des sciences s'éveilla dès lors chez la nation arabe, qui remit les études géographiques en honneur. Tandis que le génie des Grecs pâlissait et s'éteignait à Byzance, les dernières étincelles enflammaient d'une vie nouvelle les intelligences des disciples de Mahomet. C'est l'âge d'or, l'époque classique de la domination arabe; pendant que le reste du monde était plongé dans la barbarie et l'ignorance, ils cultivaient avec succès les sciences purement spéculatives et les sciences d'utilité pratique, la médecine, l'astronomie et l'arithmétique : ils se distinguèrent dans diverses branches de poésie : ils visitèrent les trois parties du monde pour connaître les peuples et les pays qu'ils habitaient ; en Afrique, ils s'avancèrent dans des contrées où, depuis, nul voyageur n'a porté ses pas. Les Arabes ont laissé des relations de voyages et des ouvrages sur la géographie, en grand nombre. Par malheur, ils n'existent pour la plupart qu'en manuscrits et sont confinés dans la poussière des bibliothèques [1]. Ce qui

[1] Malheureusement le laps de temps, l'ignorance de la langue et mille autres circonstances nous ont fait perdre la plupart des monuments géographiques des Arabes. Nous ne connaissions plusieurs de leurs plus célèbres auteurs en cette partie, que comme Pythéas et Eratosthènes, c'est à dire par des relations d'autres écrivains qui mirent leurs ouvrages à profit, ou par des extraits que plusieurs savants en publient, et parmi lesquels on remarque ceux que les Orientalistes français tirent des manuscrits de la bibliothèque royale de Paris.... Les géographies arabes imprimées jusqu'à présent donnent une idée des connaissances étendues que ce peuple avait acquises. Maltebrun, hist. de la géographie. (*Note du Traducteur.*)

facilitait leurs découvertes et leurs travaux, c'est que les Arabes formaient une nation puissante et redoutée. En 833 de notre ère, le calif Al-Mamoun fit mesurer plusieurs degrés de latitude dans la plaine de Sindjar entre Racca et Tadmor. Les résultats de ces opérations nous ont été conservés par Al-Fragan, ou, pour parler plus exactement, Achmet Mahomet Ebn-Kothaïr, ou Kethri al-Fergani : elles présentent une particularité assez remarquable. Les astronomes d'Al-Mamoun déclarèrent que les mesures qu'ils avaient trouvées étaient exactement les mêmes que celles de Ptolémée, sans doute pour faire leur cour au calife qui était grand admirateur de ce géographe. Plus tard, Colomb, parmi les preuves sur lesquelles il s'appuya pour démontrer la possibilité d'une navigation vers l'orient, cite ces mêmes mesures qui, disait-il, s'accordaient avec les observations qu'il avait eu l'occasion de faire dans le golfe de Guinée. On voit par là quelle importance on attachait aux opinons d'Al-Fergani.

Les géographes arabes les plus connus, sont Messoudi [1] qui écrivait vers 947 de notre ère : Ibn-Haukal qui visita entre les années 942 et 970, l'Egypte, l'Afrique, l'Espagne et l'Asie : quelques années plus tard il consigna ses observations dans un ouvrage qui fut consulté par Edrisi et Abulféda : il ne traite que des contrées soumises à l'islam, excepté l'Espagne et la Sicile ; on y trouve des enseignements importants sur la Perse ; il ne fait qu'une mention légère des Ethiopiens [2]. Abou-Obaïd-Bekri de Cordoue donna une

[1] Massoudi surnommé Cothbeddin, mourut au Caire en 957. Il existe de lui sous le titre de *Prairies d'or* et Mines *de pierres précieuses* une histoire des trois parties du monde. C'est lui qui nous a conservé les relations des Indes et de la Chine, publiées en français par l'abbé Renaudot. M. Brun, Hist. de la géogr.

[2] Ibn-Haukal auteur d'une géographie institulé *Kitab al-Messalek* : grand

description géographique de la partie de l'Afrique qui était alors connue des Arabes; il entre dans de grands détails sur le nord-ouest, ainsi que sur l'intérieur de ce continent. En 1153, Edrisi[1] composa ses récréations géographiques d'après les écrits des anciens auteurs, parmi lesquels il cite Ptolémée; il profita également des rapports des voyageurs contemporains. Le traité de géographie physique date de 232. A côté des auteurs arabes qu'il a consultés, Ibn al-Ouardi cite Ptolémée et Aristote. On voit que les Grecs ont été les maîtres des Arabes qui fécondaient et étendaient par leurs propres travaux les connaissances qu'ils en avaient reçues. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils partagent l'erreur des géographes grecs qui donnent à l'Asie une trop grande extension vers l'est : par là l'Océan, compris entre l'Asie et l'Afrique, se trouvait resserré dans des limites trop étroites. C'est par cette erreur dont on reconnaît la continuité dans tout le moyen âge que Christophe Colomb basait son entreprise. Ibn al-Ouardi[2] s'illustra surtout par le globe terrestre qu'il construisit à la demande du gouverneur d'Alep.

Parmi les auteurs arabes du premier rang, il faut placer le célèbre Abulféda (Ismaël-Ibn-Ali-Abu'l-Féda). Il était de Damas. Son grand ouvrage géographique fut écrit en 1321 : Mehammed-Ibn-Batouta, né en 1303 à Tanger, quitta sa ville natale vers 1325; dans le cours de ses voyages qui ne durèrent pas moins de vingt années, il explora les trois parties du monde et séjourna quelque temps dans l'Hin-

voyageur, écrivain élégant, il a tracé des tableaux aussi instructifs qu'intéressants de tous les pays soumit à l'Islan. M. Brun.

[1] Le sherif al-Edrisi appelé communément le géographe de Nubie, composa, à la cour du Roger 1er, roi de Sicile, ses récréations géographiques, pour l'explication d'un globe terrestre en argent que ce prince avait fait faire et qui pesait huit cents onces. M. Brun. (*Notes du trad.*)

[2] Ibn al-Ouardi composa à Alep, vers le milieu du XIVe siècle un ouvrage de géographie physique intitulé la *perle des merveilles :* la bibliothèque de Paris possède neuf manuscrits de son ouvrage.

doustan. Ibn-Batouta s'était embarqué pour la Chine avec une mission diplomatique; surpris par la tempête, il aborda aux îles Maldives, puis à Ceylan : de retour au Bengale, il visita les missions mahométanes au Thibet et sur l'Himalaya. S'étant embarqué de nouveau sur les côtes du Bengale, il vit Sumatra et Java et se rendit en Chine où il fit un assez long séjour. Puis, repassant la mer, il retourna dans l'Hindoustan, traversa la Perse, l'Arabie et la Syrie, arriva enfin au Caire d'où il retourna dans sa patrie. Poussé par un desir insatiable de voyages, il la quitta de nouveau : il parcourut l'Espagne et vécut à la cour du sultan de Fez, jusqu'au jour où il eut repris sa grande et dernière pérégrination dans l'intérieur de l'Afrique. Parti de Sigilmasa, ville de commerce florissante à cette époque, il se dirigea au sud par le grand désert, pénétra en Éthiopie jusqu'à Niger, à Tombouctou ou Tembouctou et à Mali, et revint à Sigilmasa, en traversant le désert par une route plus orientale. De retour à Fez, il y déposa le bâton du voyageur et consacra le reste de ses jours à la composition de son grand ouvrage. Ibn-Batouta est un auteur qui mérite toute confiance : tous ses renseignements, mais en particulier ses notions sur la Chine, décèlent un homme instruit, doué d'un jugement sain et un observateur plein de finesse et de sagacité.

On voit que la géographie doit aux Arabes des services importants et variés; ils continuèrent l'édifice scientifique commencé par leurs devanciers dont ils rectifièrent ou étendirent les notions géographiques par de fréquents voyages sur terre et par le commerce qu'ils faisaient sur les côtes d'Afrique avec les riches contrées de l'orient. C'est en outre à ces Moslims fanatiques qui n'avaient que du mépris pour les mécréants que le moyen âge doit sa civilisation. Le dépôt des connaissances humaines qu'ils avaient reçu des Nestoriens, ils le transmirent aux peuples occidentaux. Jusqu'au douzième siècle, les Arabes sont avec les Normands le seul peuple entreprenant qui paraisse sur mer, qu'il s'agisse de commerce ou de

piraterie. Ophir et ses richesses sont célèbres depuis le temps de Salomon ; on supposa d'abord ce merveilleux pays sur les côtes orientales de l'Afrique ; puis, quand l'Afrique fut mieux connue, on le transporta en Asie, on n'en tirait les denrées que de la seconde main, par les Arabes. C'est ainsi qu'à l'exemple des anciens, le moyen âge plaçait l'Inde avec son or et ses épiceries, en Éthiopie et en Arabie où se trouvaient seulement les entrepôts de ces précieuses denrées. Pendant longtemps elles avaient été un objet de luxe, sans que l'on sût d'où elles provenaient. Ce fut la géographie de Kosmas que nous avons citée plus haut, qui fit connaître l'Hindostan au monde chrétien. Nous aurons bientôt l'occasion de tracer le cours des denrées de l'Inde ; ici nous n'avons à considérer que l'importance géographique de ce pays, les richesses fabuleuses qui provoquèrent la navigation autour de l'Afrique par Diaz, et la découverte du nouveau monde par Christophe Colomb.

Dans les premiers temps le commerce de l'Inde, était entre les mains des Phéniciens, et il leur procura des richesses énormes : la ville de Tyr semblait habitée par un peuple de rois. Sous la domination persane, la décadence de la navigation sur le golfe persique, amena un changement dans la direction de ce commerce ; il échut aux citées grecques assises le long des côtes du Pont-Euxin jusqu'à Byzance, Milet, etc. Puis l'empire des Perses s'écroule sous l'épée d'Alexandre : la ville qui porte son nom s'élève à l'une des embouchures du Nil. Les relations avec l'Inde par mer prennent un nouvel essor.

Un fait qui n'est pas sans importance dans l'histoire de la géographie, c'est que ce sont les Arabes dont les navires ont depuis lors sillonné l'océan indien. Quand Ptolémée Philadelphe eut fondé la ville de Myos-Hormor, sur la côte orientale de l'Egypte, pour attirer le commerce avec l'Inde à Alexandrie, les Arabes continuèrent à fréquenter la route par mer à la presqu'île en deçà du Gange. Ces merveilleu-

ses contrées restaient enveloppées d'une obscurité magique, mais ce que l'on racontait de leurs richesses n'en était que plus propre à frapper les imaginations. Il est probable que les Arabes restèrent constamment en possession de ce commerce, qui acquérait pour eux une nouvelle importance, quand ils eurent fondé par la conquête un vaste et puissant empire. Embrasés du feu sacré de la science, ils purent exercer dès lors une influence active et fructueuse sur l'accroissement du commerce et de la géographie. Leurs fréquentes relations avec la Chine, les mirent à même d'y connaître la boussole, qui dirigeait le cours des navires chinois. Dès l'an 1100 de l'ère chrétienne, les dénominations de *Zohron* (le sud) et d'*Aphron* (le nord), par lesquelles Vincent de Beauvais, dans son *Miroir de la nature*, désigne les deux pôles de l'aiguille aimantée, nous fournissent la preuve incontestable que c'est par les Arabes que la boussole fut introduite en Europe ; au treizième siècle, elle était généralement en usage parmi les Catalans et les Basques, qui passaient pour d'habiles pilotes. Le plus ancien document que nous possédions sur l'emploi de la boussole par les navigateurs chrétiens est un poème satirique de Guiot de Provins [1], en vieux langage français, intitulé *la Bible*. C'est à tort que l'application des propriétés de l'aiguille aimantée à la navigation est communément attribuée à Flavius Gioja (Gisia) d'Amalfi, ville de commerce située en Italie ; ceux qui lui attribuent, cette invention se fondent sur ce que le pavillon d'Amalfi porte une boussole dans le centre de la rose des vents. Le mot *boussola* ou *bossola*, (en français boussole), généralement usité parmi les navigateurs du moyen âge, est dérivé

[1] Quand la mer est obscure et brune,
L'on ne voit étoile ne lune
Dont font à l'aiguille (aimantee) allumer :
Plus n'ont-ils garde d'esgarer ;
Contre l'estoile (tresmontagne) va la pointe,
Car ce sont li marinier cointe
De la droite voie venir.

du latin *bunus*, buis, en toscan *bosso, bossole*, parce que la boîte qui renfermait l'aiguille aimantée était en buis. Colomb se servit dans ses voyages de la boussole flamande et de l'aiguille génoise. C'est à ce grand navigateur que revient l'honneur d'avoir observé le premier la déclinaison de l'aiguille aimantée dans l'Océan Atlantique ; il fit cette observation dans le cours de sa première expédition, le 13 septembre 1492. En outre il se guidait sur les étoiles qu'il observait avec l'astrolabe, qui venait d'être inventé.

Ainsi que nous l'avons vu jusqu'ici, la Géographie et le commerce marchant constamment de front, se prêtèrent un mutuel appui, et continuèrent à se développer et à s'étendre au milieu de toutes les vicissitudes politiques, mais des milliers d'années durent s'écouler avant que l'Inde, ce point de mire des géographes et des commerçants de l'occident, et dont l'image flottait confusément dans les vagues espaces d'un lointain obscur, apparût en feu au grand jour de la réalité. Les arabes nous avaient indiqué la route de terre et de mer conduisant aux pays enchanteurs qu'arrose le Gange. Toutefois si vastes que fussent leurs connaissances géographiques, il ne leur fut point accordé de résoudre le grand problème que présentait l'exploration de l'Océan ; cette gloire était réservée à un navigateur européen. Les Arabes approvisionnaient de denrées asiatiques, les marchés d'Alexandrie et de Constantinople, ils entretinrent des relations avec les pays du nord ; c'est un fait établi par la grande quantité de monnaies arabes, ainsi que d'ornements en or et en argent sortis de leurs mains, que l'on a retrouvés dans des pays et des îles baignés par la Baltique, quoiqu'on ne puisse indiquer d'une manière positive la marche et l'importance de ces relations, faute de renseignements suffisants. Selon toutes les apparences le cours des marchandises asiatiques partait des côtes de la mer Caspienne et s'écoulait à travers la Russie dans les entrepôts de la Baltique. Ce n'est qu'une conjecture ainsi que tout ce qui à été dit à ce sujet

sur ce trafic, qui du reste ne saurait être révoqué en doute. Ce qu'il y a de positif c'est que les Arabes ne s'avançaient pas eux-mêmes jusqu'au nord de l'Europe ou que du moins ils s'y montraient rarement : la place la plus septentrionale qu'ils fréquentaient était la ville de Bulghan. C'est par ces communications suivies qu'ils obtenaient sur le nord, les informations que nous trouvons dans leurs monuments géographiques [1]. Abulféda connaît Lund, qu'il appelle Londunge, Calmar, Sikloun, l'île de Biœrko, etc. Le géographe Massoudi, que nous avons cité plus haut, rapporte que les habitants de Ladoga, ville située sur les bords du lac du même nom, forment la plus puissante peuplade de la Russie et que leurs relations commerciales s'étendent jusqu'en Espagne, à Rome, à Constantinople et en Chasarie. La plus ancienne des monnaies trouvées dans les contrées qui avoisinent la Baltique, est de 699 ; elle a été frappée à Damas. La plus moderne est datée de 1012, époque où la Russie était le théâtre de grandes révolutions politiques. Elles proviennent toutes de Damas, Bagdad, Bassora, Vasselh, Muhammedia, Schiras, Samarkande, Bokhara, etc., et remontent aux temps où régnait la dynastie des Samanides [2].

La grande idée d'une route par mer vers l'Inde, idée qui se fit jour enfin vers la fin du quinzième siècle, ne se

[1] Les contrées les plus reculées de l'Europe n'échappèrent pas entièrement à leurs regards ; mais les notions isolées qu'on trouve dans leurs géographies, sur quelques pays et sur quelques villes comme l'Irlande, Paris, l'Angleterre (*Ancaltkar*), le duché de Schleswig, la ville de Kief, etc., font qu'on a peine à concevoir comment ils ont obtenu, sur quelques parties, ces renseignements précis, tandis qu'ils n'ont rien su du tout sur tant d'autres contrées voisines. MALTEBRUN. L. C. (*Note du Traducteur.*)

[2] Voyez *Frachn, Ibn-Foszlan*, p. 70, 79, 174. — Léopold de *Lédébur*, Preuves du Commerce des pays baignés par la Baltique avec l'Orient du temps de la domination arabe, Berlin, 1840. — C. de *Minutoli*, sur les Monnaies grecques, romaines, arabes, etc., et les objets d'art trouvés sur les côtes de la Baltique. — Berlin, 1843. — J.-C. Roasmussen, *De Orientis commercio cum Russia et Scandinavia, medio ævo. Havn.* 1825.

lie pas immédiatement au commerce de l'Europe septentrionale avec l'Asie; toutefois celui-ci n'en donnait pas moins une impulsion décisive et directrice à l'existence des peuples. Nous ignorons l'origine de ces relations, mais leur antiquité est une preuve que les nations avaient dès lors entre elles des communications bien plus faciles que les anciens. Non seulement les habitants de la Scandinavie entretiennent un commerce suivi avec l'Orient, mais nous voyons en outre les terribles Normands parcourir les mers sur leurs frêles embarcations, attaquer les côtes et inonder l'intérieur des terres de leurs hordes dévastatrices. Ils s'emparent de la Neustrie, pillent et ravagent l'Italie, chassent les Grecs de la Pouille et gravent le souvenir de leur ruine sur la poitrine d'un des lions, que Morosini avait enlevé du Pirée pour les conduire à l'arsenal de Venise, où ils sont encore aujourd'hui. Au sud, dominent les Arabes; leurs entreprises commerciales y répandent la vie et la richesse, hâtent l'avancement de la navigation et de la géographie. Dans les mers septentrionales, les mêmes influences partent des nations de l'ouest et du nord de l'Europe. Un fait qu'on ne saurait révoquer en doute, c'est que les Basques ainsi que les peuples pêcheurs qui habitaient l'Irlande, ont été constamment les rivaux des Scandinaves dans le nord de l'Océan atlantique: dès le huitième siècle, et avant ces derniers, les Irlandais visitaient les îles Faroë et l'Islande. Considérées par rapport à l'état où se trouvait alors le reste de l'Europe, les expéditions des habitants du nord, se distinguent par une ardeur toute juvénile; il s'y révèle une espèce de poésie que l'on ne trouve que chez des hommes qui ont toute la vigueur des peuples à l'état de nature et qui viennent d'entrer dans la carrière de la civilisation avec l'énergie courageuse de la jeunesse. Leurs sagas en fournissent la preuve.

Une de ces sagas, le *Landnamabock*, nous apprend qu'à leur arrivée en Islande, les Norvégiens y trouvèrent des livres, des cloches, etc., que les Papæ (Papas), hommes venus du nord, et professant le christianisme, y avaient laissés, surtout dans les deux cantons de Papeya et de Papyli, sur la côte orientale [1]. Les sagas des Orcades disent que vers la fin du neuvième siècle, ces îles étaient habitées par deux peuplades, les Peti, que l'on regarde comme les descendants des anciens Pictes, et les Papæ, prêtres ou Momes. Dans ce temps là, l'Ecosse s'appelait le pays de Petto. En 725, les Scandinaves firent leur première invasion dans les îles Britanniques; à leur arrivée, les Ermites venus de l'Ecosse, appelée alors *Scottia*, nom qu'elle conserva jusqu'au règne de Malcolm II, quittèrent les îles Faroë où ils s'étaient établis depuis un siècle. En 795, les Irlandais visitèrent l'Islande et y fondèrent peut-être des colonies: les Scandinaves, sous la conduite du pirate Naddoc, n'y arrivèrent que soixante-cinq ans plus tard, en 860. Ce ne fut qu'en 874, qu'Ingulf et Hiorleifs, y établirent une colonie norvégienne à demeure. Pendant les années qui s'écoulèrent entre l'arrivée de Naddoc et celle d'Ingulf, on y voit aborder Guardas Suaffarson et Flocco. Encore de nos jours, on montre le tombeau d'Ingulf sur la cime du Mont Ingolsfiaele, dans la partie méridionale de l'île, et dans le voisinage de Kialarnaes, subsistent les restes d'une habitation que le fils d'Ingulf avait fait construire en 888. Eric Randa passa d'Islande dans le Groënland en 932 ou en 982. Les Sagas ne s'accordent pas sur la date; toutefois la colonisation définitive du Groënland, ne remonte pas au delà de 986: c'est vers cette époque que le christianisme fut introduit en Islande par les Norvégiens, sous le roi Olaf Ier. Ce furent peut-être les stations intermédiaires disséminées entre l'Islande et le Groënland qui amenèrent la découverte de la côte du *Vinland*, ainsi nommée à

[1] *Voyez* pour l'histoire d'Islande, les *Islendiga Sægur*, et pour les îles Faroë, les *Færeyagia Saga*.